Document generated on 05/08/2024 2:45 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Robert Lalonde, J.R. Léveillé, Éric Plamondon

Isabelle Beaulieu

Number 154, Summer 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71755ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaulieu, I. (2014). Review of [Robert Lalonde, J.R. Léveillé, Éric Plamondon]. *Lettres québécoises*, (154), 20–21.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par ISABELLE BEAULIEU

☆☆☆☆

ROBERT LALONDE
C'est le cœur qui meurt en dernier
Montréal, Boréal, 2013, 168 p., 19,95 $.

Portrait de la mère

ROBERT LALONDE

J'entreprends la lecture d'un Lalonde nouveau toujours prête à être déçue. J'aime tellement cet auteur que, chaque fois, je me dis que sa précédente œuvre ne pourra pas souffrir la comparaison et, comme l'amoureux transi qui n'a jamais fait le deuil de son dernier amour, je crois que rien ne pourra être à la hauteur de l'histoire ultime qui vient de s'achever.

Car on peut faire la rencontre d'un livre imparable — ça oui, il y a des milliers d'œuvres pour en témoigner —, mais la qualité plus rare chez les écrivains est celle de la constance. Alors avant de revisiter mon cher Robert et de faire basculer la couverture, je retiens mon souffle, tourne doucement la page, enfin lis la première phrase. Et c'est seulement une fois la chose faite que j'expire, m'étonnant encore de l'effet qu'il réussit à avoir sur moi, soulagée, excitée, exsangue, forcée d'avouer sa complète emprise. Je sais d'ores et déjà que ce nouveau bonheur ravira et mon cœur et mes nuits. Car maintenant que je l'ai retrouvé, je ne pourrai plus le lâcher avant qu'il ne m'ait entièrement consumée.

Une nature tragico-romantique

Dans *C'est le cœur qui meurt en dernier*, Lalonde nous présente sa mère. L'auteur a expliqué qu'il a mis des années avant d'approcher le sujet, attendant sûrement la distance nécessaire pour affronter ses démons — la figure maternelle a ceci d'incommensurable que souvent son seul souvenir ne peut être abordé qu'avec appréhension. Et surtout celle de Lalonde qui est un personnage en soi. Il aurait été inventé de toutes pièces que nous aurions douté de sa crédibilité.

Femme tragico-romantique qui avait goût pour la liberté, elle ne supportait pas les pièges du quotidien, elle qui aurait souhaité préserver « cette nonchalance confiante » (p. 22). Elle imagine plutôt sa vie en truffant les jours d'expressions hautes en couleur et scrupuleusement exagérées. Du « méchant bourdon dans la boîte à sel » à l'« esclave à hue et à dia », en passant par l'« âme [...] noire comme le cul de l'ours », elle apparaît parfois comme l'incarnation d'une furie qui maladroitement déverse sa consomption sur autrui, accusant fils et mari pour sa vie de faible envergure. « Le sauvage, c'était ton père ! Pis ta mère, la traîne sauvage ! » (p. 153) L'humour est partout présent et pour peu on en rirait, s'il n'y avait pas toujours le malheur en filigrane. Les dépressions de la mère expliquent – sans pour autant les excuser – les tempêtes vociférantes qu'elle soulevait après une lampée ingurgitée ou parce que c'était matin de corvées. « Faut ben rire, sans ça ce serait pas drôle. » (p. 110)

Hommages et confessions

Le récit fait place à trois temps : celui de la fin de la vie de la mère, celui du passé où le jeune Robert vit, grandit, subit, et celui de la conversation qui perdure entre mère et fils dans ce fuseau horaire qu'on appelle l'au-delà. L'écrivain raconte intimement, mais toujours avec pudeur, cette femme qui fut sa mère. Comme la vie finit toujours par nous faire, sa mère à sa façon a contribué à faire de Lalonde cet écrivain aux mille feux ardents, illuminé, dévorateur, sacré. Et que personnellement, je suis à la veille de canoniser.

☆☆☆ ½

J.R. LÉVEILLÉ
Le soleil du lac qui se couche
Chicoutimi, La Peuplade, 2013, 138 p., 20,95 $.

Toucher l'indicible

Celui qui serait tenté d'engouffrer les mots d'une seule traite sera forcé de ralentir le rythme, non à cause de la densité ou de la complexité du texte, mais bien parce qu'à son contact le besoin de recueillement s'impose.

C'est par petites touches très tendres et limpides que la beauté se déploie dans ce roman composé de courts tableaux littéraires impressionnistes qui entrent en résonance avec le lecteur. Au fil du récit, une douceur et un calme se dégagent, pourtant ces pages sont vertigineuses à force de croître en nous et de nous élever à hauteur de ciel. « Il me semble comprendre aujourd'hui que ce que nous prenons pour le destin est plutôt l'arrivée à la lumière de la conscience de choses que nous refusions de reconnaître. » (p. 90)

Histoire d'amour

Comme tout ce qui a rapport avec l'indicible, il est question d'amour. Une jeune femme rencontre un « vieux » Japonais qui éveille en elle une mystification en même temps qu'un très grand désir. De leur rencontre émane une simplicité qui n'exclut pas la profondeur, au contraire, l'amour semble avoir rallié naturellement ses forces pour réunir l'improbable couple.

> *Ne vous dérangez pas pour moi, ai-je répondu.*
> *« Pas du tout », c'est ce que j'imaginais entendre — une politesse —, mais il a bien ajouté :*
> *Au contraire.* (p. 65)

J.R. LÉVEILLÉ

Ueno Takami publie un recueil de poésie qu'il illustre de petites gravures. Il demande à Angèle de traduire ses poèmes. Le travail se fait lentement, dans le détail, loin des impératifs commerciaux de notre époque. La beauté réside justement dans ce temps consacré ; faire sans quantifier, qualifier ou calculer ses gestes. Sans attente, ni pronostics ni velléités. « La prédestination, c'est ce qui arrive à ce qui suit son cours. » (p. 90) Croire que ce qui est est ce qui doit.

Les amants se retrouvent à la cabane d'Ueno qui surplombe Setting Lake. Le paysage semble si parfait qu'on croirait y recouvrer la foi. C'est qu'il est investi par l'œil aigu de celui qui sait regarder, par le contemplatif qui observe respectueusement le monde en s'inclinant devant lui pour le remercier. Oui, ce livre a quelque chose à voir avec le mystique, la grâce, l'infini.

Transmission

Ce livre n'est pas à proprement parler une nouveauté. Il fait l'objet d'une réédition, la première publication ayant été livrée par les Éditions du Blé (Manitoba) en 2001. On peut lire l'itinéraire de l'œuvre, écrit en introduction par l'éditrice. D'un ami à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une décennie à l'autre, *Le soleil du lac qui se couche* s'est finalement rendu jusqu'à La Peuplade, lui permettant de soutenir une seconde vie.

De la même façon, ce roman m'est arrivé par un intermédiaire ami. J'aime beaucoup qu'on me suggère des livres, il me semble qu'avant même de les commencer ils sont déjà porteurs d'une histoire. Ainsi, j'ai comme ça quelques « conseillers littéraires » à qui j'accorde toute ma confiance. Cette fois, mon messager était Alexandra, et la transmission se poursuit, puisque je tente en quelque sorte, ici même dans ces pages, de laisser la flamme allumée.

☆☆☆

ÉRIC PLAMONDON
Pomme S
Montréal, Le Quartanier, « Série QR », 2013, 248 p., 23,95 $.

Croquer la pomme

Même s'il clôt la trilogie *1984*, *Pomme S* peut se lire indépendamment de ses prédécesseurs, car s'il complète un cycle, il n'a pas de linéarité propre. Les événements s'enchaînent, la trame se noue et la vie sans cesse est là pour nous rappeler que, même si nous voudrions y mettre de l'ordre, c'est elle qui s'occupe de la structure de l'organigramme.

ÉRIC PLAMONDON

C'est ce qu'il y a d'intéressant dans la démarche de Plamondon. Les astres semblent toujours alignés pour que la synchronicité soit parfaite et parvienne même à nous faire croire qu'elle est aussi influente dans chacune de nos vies. Rien n'arrive pour rien, tout a un sens, et *tutti quanti*. Ici, c'est bien la petite histoire qui engendre la grande, dont nous faisons tous partie. Et nous aurions tort de croire que le destin ne sait pas ce qu'il fait ; inlassablement, il tire sa ligne, médite ses desseins, accomplit sa loi. Avec sa trilogie, Éric Plamondon nous aide à voir la parabole derrière la simple donnée.

Comme une mutation

Après *Hongrie-Hollywood Express* qui nous pointait le destin de Johnny Weissmuller, alias Tarzan, et après *Mayonnaise* qui infiltrait la vie de l'écrivain beatnik Richard Brautigan, *Pomme S* présente les tribulations de Steve Jobs, l'homme derrière Apple. En parallèle, le personnage de Gabriel Rivages, présent dans les trois opus, qu'on suppose être l'*alter ego* de Plamondon. Comme des matriochkas, la vie de l'un s'imbrique dans celle des autres et le cosmos semble tout à coup livrer ses secrets. Si bien que, même si certains chapitres sont purement factuels, ils relèvent d'une essence symbolique. L'informatique n'est alors pas qu'une invention technologique à l'évolution spectaculaire, elle est une mutation, une transformation en profondeur des rapports humains, d'une manière de vivre et d'appréhender le monde.

Pomme S est construit de petits fragments non chronologiques. Des faits saillants de la vie de Steve Jobs à ses plus petits écueils, en passant par la mythologie, la philosophie, la science, la Joconde et le Super Bowl, l'originalité du roman se trouve dans le choix de mettre en lumière un élément plutôt qu'un autre et de relier tout ensemble ce qui à première vue paraissait procéder du hasard. On dirait une sorte d'éphéméride tentaculaire. Et nous appartenons à la Légende, nous sommes la Légende.

> *Il faut se persuader que les événements de notre vie formeront un jour un ensemble cohérent. C'est comme ces dessins où il faut relier les points en suivant des chiffres. Au début, on ne sait pas où l'on va, puis, à la fin, le sens apparaît.* (p. 190)

À l'instar de Steve Jobs, Plamondon sait « aller à l'essentiel, magnifier la simplicité » (p. 107). L'auteur se fait exégète moderne qui peut lire et interpréter les codes morses que l'univers envoie. « Ce ne sont pas les faits qui donnent un sens à la vie, c'est le récit des faits, la manière dont on les raconte. » (p. 150-151) Chose certaine, on aime se faire conter des histoires par Éric Plamondon.